

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE
ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50
; ; six mois, 14 ; ;
; ; un an, 25 ; ;

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE-BULLIER et Co, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITE BULLIER et Co pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 13 Octobre 1866.

BULLETIN.

L'événement du jour est une circulaire pastorale de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, sur « les malheurs et les signes du temps ». L'étendue de cet écrit nous empêche de le reproduire et nous le regrettons.

Quelques journaux, organes de la Libre-Pensée, se sont déjà emparé de ce document et le discutent avec une mauvaise foi révoltante. Mais les faits sont là, ils brillent à tous les yeux et la parole de l'illustre évêque d'Orléans aura partout un grand retentissement.

L'horizon s'embrume terriblement en Belgique; la plupart des journaux conservateurs et catholiques reproduisent à titre de manifeste un Appel au Roi, publié par le Courrier de la Sambre. Cet article n'a pas moins de trois colonnes, et développe tous les griefs des catholiques :

« Nous sommes mécontents, parce que nos libertés les plus chères sont atteintes et violées.

« Nous sommes mécontents, parce que le pouvoir maintient contre nous un révoltant exclusivisme.

« Nous sommes mécontents, parce que les hommes du pouvoir confisquent nos bourses et gaspillent nos deniers pour fonder, avec nos propres ressources, un enseignement anti-chrétien.

« Nous sommes mécontents, parce que le solidarisme installé au pouvoir s'efforce de chasser le prêtre de nos écoles, et la religion du cœur de nos enfants.

« Nous sommes mécontents, à la vue d'un gouvernement impie et anti-national qui s'appuie sur les plus mauvaises passions, sur la presse la plus dévergondée pour insulter chaque jour le clergé et ses œuvres, pour déchaîner le mépris et la haine contre les ordres religieux, pour détruire dans le peuple le respect et les pratiques de la religion.

« Nous serions alarmés à la pensée des divisions profondes que la politique inintelligente et haineuse de nos ministres creuse dans le pays, si nous ne reportions vers le roi nos vœux suprêmes, nos suprêmes espérances. »

Le *Moniteur* enregistre, d'après les correspondances apportées par le *Panama*, paquebot transatlantique, des nouvelles du Mexique allant jusqu'au 14 septembre. La lutte continue sur plusieurs points du pays, entre les troupes françaises ou mexicaines et juristes : mais, contrairement aux indications visiblement partiales des télégrammes de New-York, ceux-ci ont le dessous dans presque toutes les rencontres.

Vera-Cruz est tranquille, Mexico également, et il n'est pas le moins du monde question d'un changement de système politique. On vient de livrer à la circulation la section de chemin de fer d'Apizaco, ce qui complète la communication entre Puebla et la capitale.

Puisque nous nous occupons du Mexique, disons qu'à Paris il est question d'une mesure tendant à sauvegarder les intérêts des porteurs de titres mexicains. Le *Moniteur* doit publier incessamment une note conçue dans ce sens. On croit que le gouvernement donnera 10 fr. de rente ou même 12 fr. par obligation.

J. REBOUX.

On lit dans le *Moniteur* :

Le paquebot transatlantique le *Panama*, parti de la Vera-Cruz le 14 septembre, est arrivé à Saint-Nazaire le 10 octobre, apportant au ministre de la guerre des rapports du maréchal commandant en chef le corps expéditionnaire du Mexique, datés du 8 septembre.

Au départ du courrier, le centre de l'empire continuait à jouir du plus grand calme. Le général Neigre, commandant la division auxiliaire, a pris le 27 août le commandement de la 2^e division territoriale, auquel l'avait nommé un décret du 15 août dernier, et a établi son quartier général à Puebla.

D'après ces derniers renseignements reçus du Michoacan, le général mexicain Mendez était à la poursuite de Regules, qui se dirigeait en toute hâte vers les Terres Chaudes.

La tranquillité du Jalisco n'est plus aussi complète que par le passé; on y signale entre les troupes impériales mexicaines commandées par Urbano, et des dissidents aux ordres de Maria Gonzales, un combat assez important aux environs de San Marcos; vigoureusement attaquées, les bandes ont été mises en pleine déroute, laissant sur le terrain dix-neuf hommes tués, ainsi qu'un assez grand nombre d'armes et de chevaux. Leur chef a été fait prisonnier avec plusieurs des siens.

Valle Santiago a été attaquée par 300 hommes qui, devant l'énergique constance de la garde rurale, n'ont pas tardé à se retirer vers le Sud.

Le général de Castagny, venant de Durango, a établi le 21 août son quartier général à Léon, poursuivant un mouvement général de concentration prescrit par le commandant en chef par suite de nouvelles dispositions adoptées; l'évacuation de Guaymas, qui se rattache au même plan d'ensemble, doit être en cours d'exécution.

Quelques bandes ennemies installées au Cédral, au nord de San Luis de Potosi, avec l'intention de piller Catorce, ont été surprises et rudement châtiées par le commandant de la Hayrie, Parti de Matheuala le 14 août à minuit avec la division montée et la compagnie franche du bataillon d'Afrique, cet officier supérieur s'était fait soutenir par deux compagnies, aux ordres du capitaine adjudant-major Gajard, qui suivaient la route directe pendant que lui-même prenait un chemin de traverse. A cinq heures du matin, les deux petites colonnes atteignaient les troupes réunies de Zepeda, Pedro Martinez, Barrios et Avila; elles les mettaient en pleine déroute et leur tuaient cinquante hommes.

Le colonel Lopez, du régiment de l'Impératrice, a obtenu de nouveaux succès dans le district de Rio Verde : le 21 août, il a rejoint, dans les montagnes de Palomas et de Sorola, 400 cavaliers commandés par Armenta, et les a complètement défaits. Vivement poursuivis au passage d'un rio, quatre chefs dissidents se noyèrent, et on assure que les fils d'Armenta se trouvaient parmi eux. Ce brillant fait d'armes a dérangé le pays et produit le meilleur effet; les rancheros, armés et montés au moyen des prises faites sur l'ennemi, arrêtent eux-mêmes les hommes dispersés de la bande d'Armenta et en ont conduit un assez grand nombre à San Luis de la Paz.

Le département de Queretaro est dans une bonne situation : le commandant Chabrol y poursuit l'organisation du 2^e bataillon de cazadores, en établissant, autant que les circonstances le permettent, un mode régulier de règlement. Les compagnies du génie et les batteries d'artillerie de l'armée mexicaine sont en bonne voie de formation, à l'aide d'éléments européens qu'il a été possible d'y introduire.

Aucune amélioration ne peut encore être signalée dans la province de Huasteca, mais on attend d'excellents résultats de l'arrivée dans cette région de la contre-guerrilla commandée par le colonel Dupin, qui a reçu l'ordre de se diriger sur Jalapa.

La ville de la Vera-Cruz est tranquille, le commerce y est actif et les négociants semblent pleins de confiance pour l'avenir. Quelques cas de vomito se sont produits dans les Terres Chaudes, mais la mortalité reste dans des proportions assez restreintes pour cette saison, certainement la plus malsaine de l'année.

Le maréchal commandant en chef donne

d'ailleurs sur l'état sanitaire du corps expéditionnaire les renseignements les plus satisfaisants.

GRAND ACCROISSEMENT DES IMPORTATIONS DE FILS ET TISSUS DE COTON.

Les libre-échangistes ont jetés les hauts cris, lorsque M. Thiers a dit, il y a quelques mois, dans la discussion de l'adresse du Corps législatif, que l'on ne pouvait encore juger de tous les résultats du traité de commerce avec l'Angleterre et des réformes qui l'ont suivi, attendu que plusieurs circonstances, et des plus importantes, avaient empêché jusqu'ici les effets de s'en produire intégralement et avec toute leur netteté.

L'événement n'a pas tardé à prouver combien M. Thiers avait raison, notamment dans les observations qu'il avait présentées relativement à l'influence que pouvait avoir le traité de commerce sur notre industrie cotonnière.

Que disions-nous avec l'éminent défenseur du travail national? Que la guerre civile américaine avait occasionné dans l'industrie cotonnière de l'Europe et de l'Angleterre, en particulier, une perturbation qui avait bouleversé toutes les conditions relatives à cette industrie; que les manufactures anglaises, sur 30 millions de broches qu'elles possédaient, n'en faisaient plus marcher que 15 millions ou la moitié, et qu'elles exportaient par conséquent moitié moins à l'étranger.

Nous faisons remarquer qu'il n'était pas bien extraordinaire que le concurrent britannique nous fit peu de mal dans une situation aussi exceptionnelle, et nous ajoutons qu'il n'en serait pas de même lorsque le marché du coton serait revenu ou même tendrait à revenir à son état normal.

A peine, en effet, les approvisionnements du coton commencent-ils à devenir plus abondants que voici déjà la concurrence étrangère qui vient se faire sentir à nous avec une intensité des plus inquiétantes pour l'avenir.

Ainsi les importations de fils de coton, qui n'avaient été que de 5 millions et demi pendant les huit premiers mois de l'année dernière, ont atteint près de 22 millions dans la période correspondante de cette année, et, par conséquent, ont quadruplé.

Les importations de tissus de coton, de leur côté, ont passé de 5 millions et demi à près de 14 millions.

De telle sorte qu'en réunissant les fils et les tissus, on trouve que les importations se sont élevées, d'une année à l'autre pendant ces deux périodes comparatives de huit mois, de 11 millions à 35 millions, c'est-à-dire qu'elles ont plus que triplé.

Maintenant à ces 35 millions importés par la commission intérieure, il faut ajouter ce qui a été admis temporairement en franchise à la charge de la réexportation. Il y a, en effet, des tissus écrus ou blancs qui ont été introduits conditionnellement, sans avoir acquitté les droits, pour être réexportés sous forme de tissus imprimés. Les états de douane ne nous en font connaître ni la quantité, ni la valeur; nous ne savons pas pourquoi, car elles donnent les admissions temporaires de fontes, de fers et de tôles, et certes notre industrie nationale n'a pas moins d'intérêt à connaître les admissions temporaires de tissus, ne fut-ce que pour se rendre compte de la situation du marché.

Quoi qu'il en soit, en supposant que ces admissions temporaires montent à 5 millions, et nous ne croyons pas cette évaluation exagérée, les importations totales de fil et de tissus se seraient alors élevées à une valeur totale de 40 millions en huit mois seulement.

Des importations de fil et de tissus de coton qui ont triplé d'une période à l'autre, qui ont atteint 35 millions en huit mois, et qui ont dû même s'élever à 40 millions, si l'on y comprend les admissions temporaires, voilà certes des faits et des chiffres de nature à appeler l'attention.

Tels sont, en ce qui touche l'industrie du coton, les premiers effets du traité de commerce agissant dans les conditions, non encore tout à fait normales, de la fabrication. Ce n'est qu'un début, que sera donc quand l'industrie britannique aura repris son ancienne activité et reconquis

tous ses avantages? C'est ce que se demandent nos fabricants avec une assez vive anxiété.

ALEX. DURANT.

(*Moniteur industriel*)

Nous trouvons au *Moniteur* une note très-intéressante sur l'admission à l'Exposition universelle des produits exclusivement fabriqués par des ouvriers chefs de métier.

La commission impériale, dit le journal officiel, a voulu représenter une phase importante de la vie de l'ouvrier, celle où, préalablement entré au sein de la famille, de l'atelier, de la commune ou de la corporation, il est parvenu, par son habileté dans son art à la condition de chef de métier, et peut espérer ainsi de s'élever un jour, par l'ordre et la persévérance, au rang de chef d'industrie.

Ingénieuse pensée, acte démocratique. C'est ainsi qu'il faut protéger, honorer le travailleur; en le mettant d'abord à même d'arriver, par le labeur assidu, à l'aisance domestique; puis en lui ouvrant des perspectives que sa modestie ou sa timidité l'empêchaient d'entrevoir.

Cela ne blesse personne de dire que les ouvriers ont fait de grandes choses, d'admirables découvertes. Wait était un forgeron, Jacquard un tisserand, Grangé un garçon d'écurie. On leur a trop fait attendre la célébrité. Quant à la fortune, aussi que tous les penseurs et les chercheurs, ils ne s'en souciaient guère!

Honorer l'artisan, c'est le garder à l'établi, à l'usine, à la ferme. Ayant, lui aussi, son amour-propre, et n'y trouvant pas la satisfaction espérée, il la cherche ailleurs, sinon pour lui, au moins pour ses enfants. « — J'ai eu trop de peine sans assez de profit, dit-il, je ne veux pas que les miens soient de même. »

Le travailleur qui tient ce langage se trompe le plus souvent, nous le savons, il le sait lui-même; mais n'est-il pas excusable? Ou est le moyen que vous lui avez offert jusqu'ici de faire valoir une intelligence supérieure, si Dieu l'en a doté; d'affirmer une aptitude spéciale, s'il l'a acquise; de produire un chef-d'œuvre, s'il est parvenu à l'établir à force de patience, de courage et de sagacité?... N'ayant pas de porte ouverte sur le chemin de la renommée, et voyant les autres en avoir, il se met, ou il met ses enfants avec les autres; c'est-à-dire qu'il leur fait quitter l'outil pour le livre, l'atelier pour l'école, la blouse pour le paletot. C'est risquer son avoir le plus cher, ses affections les plus précieuses à une loterie où l'on gagne une fois sur mille. Tel est l'orgueil paternel qu'on croit toujours avoir la chance du gros lot.

En appelant les artisans de métier, comme on le fait aujourd'hui, à concourir aux honneurs, aux bénéfices de l'Exposition universelle, on réalise une pensée éminemment philosophique. L'égalité, vaine chimère quant aux conditions sociales, est une réalité féconde à l'égard des aptitudes. Mais encore faut-il que celles-ci aient la faculté de se manifester, quelque obscure que soit la position de celui qui les possède. La mesure à laquelle nous venons de consacrer de rapides réflexions tend à ce but cordial et répérateur.

LAFFITE.

Le sabbatarianisme anglais.

Sabbatarianisme! un drôle de mot, tout de même! Et une drôle de chose, donc! Mais d'abord, expliquons de quoi il s'agit. Le sabbat est une institution juïdique qui remonte à Moïse et au décalogue, dont un article est ainsi conçu : « Souviens-toi de sanctifier le jour du sabbat. » Le jour du sabbat pour les juifs correspond au samedi. Quant la branche chrétienne se sépara du vieux tronc mosaïque pour former l'arbre magnifique qui, depuis dix-huit siècles, abrite la partie la plus intelligente et la plus morale de l'humanité, les dissidents chrétiens, pour mieux marquer leur séparation avec les juifs, adoptèrent le dimanche pour leur jour de repos et de sanctification spéciale. Le dimanche était pour les païens le jour du soleil; il fut pour les chrétiens le jour du Seigneur.

Maintenant comment il s'est fait que les chrétiens réformés, et spécialement

les anglicans, tout en conservant le dimanche chrétien, se sont avisés de l'attribuer au vieux nom juif de sabbat; nous ne nous expliquons pas trop. Est-ce le respect superstitieux de la lettre de la Bible — une sorte de bibliolâtrie — qui les a déterminés à appliquer à une chose nouvelle une expression ancienne qui ne la représente pas du tout et qui représente autre chose? Mais alors on pourrait prendre ces bibliolâtres dans leurs propres filets et leur rappeler la parole du Christ : « On ne met pas du vin nouveau dans de vieux tonneaux. »

Au surplus, laissons les mots pour ce qu'ils sont; et quand les anglicans nous disent sabbat, qui signifie samedi, comprenons dimanche; il n'est que de s'entendre.

Sabbat nous mène aux sabbatariens par une pente douce. Les sabbatariens sont les partisans de la sanctification du sabbat : mais des partisans qui poussent le rigorisme jusqu'à la folie, ce qui les rend dignes de pitié; mais parfois aussi jusqu'à la persécution, ce qui les rend odieux.

Qu'un individu, à force de lire la Bible et l'interprétant tout de travers — comme c'est son droit — en soit arrivé à croire que pour honorer Dieu pendant le jour consacré à la sanctification, il ne faut ni se promener, ni se livrer en un mot à quoique ce soit d'amusant; qu'on ne se sanctifie en un mot qu'en s'ennuyant pleinement, largement, à dire d'expert; il y a là une aberration d'esprit qui peut faire hausser les épaules à des gens de sens, mais qui, renfermée dans le for intérieur de la liberté individuelle, peut être respectée sans danger.

Mais que cette homme, amenant dix, cent, mille ou dix mille fanatiques de son espèce, s'avise d'imposer son *lâda* à ses concitoyens, les condamne à l'ennui sous peine d'amende : ceci devient exorbitant et dans un pays où le sentiment de la dignité personnelle et de la liberté individuelle serait vivant et actif, cela provoquerait immédiatement une résistance énergique.

Et pourtant c'est dans la libre Angleterre, c'est dans l'ultra-libre Amérique que cette tyrannie s'est implantée, enracinée et qu'elle fait courber toutes les têtes sous son niveau brutal. Le *Breton né-libre* — *freeborn Briton* — accepte cette oppression. Il a toutes les libertés excepté celle de s'amuser honnêtement le dimanche. Ce jour-là il doit s'ennuyer par ordre. Au moins ce préfet du premier Empire qui écrivait aux maires de son département, à propos de je ne sais quelle fête nationale : « L'Empereur entend qu'on s'amuse : il ne badine pas » ne pouvait être taxé que de naïveté dans l'expression d'une pensée juste et bienveillante. Mais quand MM. les Sabbatariens signifient à leurs concitoyens anglais et américains qu'ils entendent que tout le monde sanctifie le sabbat par l'ennui, on n'a pas besoin de faire remarquer qu'ils ne plaisantent pas : cela se voit d'emblée.

Pourtant il paraît qu'un commencement de sourde opposition est en train de se produire contre le sabbatarianisme. Déjà, à plusieurs reprises, les directeurs du Palais de Cristal de Sydenham qui, sur l'ordre des sabbatariens, tiennent fermées, le dimanche, les portes de cet édifice, ont été invités, par de nombreux actionnaires, à ouvrir au peuple le palais du peuple, comme ils l'appellent, pendant le seul jour de la semaine où le peuple peut commodément le visiter.

Il va sans dire que les sabbatariens ont jeté des cris d'orfraie devant cette proposition blasphématoire — *desecration* — mais les actionnaires anti-sabbatariens ont tenu bon; et le Board des directeurs du Palais de Cristal a dû consentir, dimanche dernier, à entrebâiller les portes au public.

Dix mille anti-sabbatariens se sont enroulés dans ces portes entrouvertes et se sont bravement ennuyés à se promener de long en large dans les galeries désertes et où l'on avait voulu et mis sous clef la plus grande partie des attractions de cet immense bazar. N'importe! Ils agissaient de poser un précédent, d'établir un principe : et les dix mille anti-sabbatariens se sont consciencieusement amusés à s'ennuyer; c'est anglais cela; mais, au fond, c'est digne d'éloges.

Le mouvement est commencé, et nous